



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais st-maurice wallis

A LA RENCONTRE DE DAVIS BOSC

Ecrivain, romancier, poète, essayiste, traducteur et éditeur né en 1973 à Carcassonne.

David Bosc passe son enfance en Provence, entre Saint-Rémy et Aix-en-Provence. Il fait ses études secondaires à Avignon, puis passe son baccalauréat à Marseille. Il poursuit des études de sciences politiques à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, avec une année d'études à l'université de Sienne en Italie.

Lui qui savait à 12 ans qu'il voulait être écrivain n'a pas choisi les Lettres : « *L'analyse textuelle m'ennuyait, elle livre des secrets de fabrication que je voulais ignorer.* »

Mais son mémoire de licence portant sur l'anarchiste Georges Darien fera l'objet d'une publication.

« *C'était mon mémoire de Sciences-Po, donné à un éditeur dans mon dos. Je ne l'aurais pas publié tel quel, mais ça a été libérateur : mon premier livre était édité, j'avais perdu mon pucelage.* »

Après ses études, David Bosc séjourne successivement à Paris, Marseille et Varsovie avant de s'installer définitivement en Suisse, à Lausanne, où il travaille pour la maison d'édition Noir sur Blanc.

David Bosc a aussi fait ses armes en traduisant de l'anglais la correspondance de Jonathan Swift (*Journal de Holyhead*, Ed. Sulliver, 2002) et de l'italien les *Chants orphiques* de Dino Campana (Ed. Allia, 2006).

Auteur de romans : *Sang lié* (2005) ; *Milo* (2009) ; *La claire fontaine* (2013), roman inspiré des dernières années du peintre Gustave Courbet en exil en Suisse ; *Mourir et puis sauter sur son cheval* (2016) ; *Le Pas de la Demi-Lune* (2022).

Auteur de nouvelles : *Relever les déluges* (2017)

Auteur d'essais : *La Fête des cabanes* (2016) ; *Il faut un frère cruel au langage* (2020)

Auteur de poésie : *L'incendie de l'Alcazar* (2024)

LA CLAIRE FONTAINE, 2013

Le livre s'ouvre sur le corps de Courbet. Silhouette un peu fatiguée – il a 54 ans – mais puissante, qui chemine, sourire, pipe aux lèvres.

« *De corps fatigué, avec sur ses cheveux comme une pelletée de cendre, cinquante-quatre ans, les épaules chargées d'un sac, Courbet enquilla la rue de la Froidière, la barbe ouverte d'un sourire de bel entrain. Là où les pavés cessent, il se retourna, faisant se tordre l'écharpe bleue de sa pipe. Le jeune Ordinaire, son élève, s'était noué sur le visage une expression bien grave, jetant de droite et de gauche des regards de sentinelle et montrant, c'était drôle, qu'il était paré pour la bagarre, l'héroïsme même.*

L'eau de la Loue, au bleu de l'aube, a le renflement de l'huile. La maison ventrue du père y trempe de tout son long, miche dure mise à mollir pour les oies ou les coquecigrues. Et Courbet prenait la route avec la confiance heureuse, impensée, de qui a chez son père un port où faire relâche, un port-salut en cas de gros temps ou de mortelle fatigue, un repaire, enfin, où se protéger du vacarme et du silence. Même si la colonne Vendôme et les emmerdements, cette fois, l'en débusquaient.

Au tournant, le vieux pont de Nahin faisait les yeux ronds lorsqu'une cane et ses petits vinrent lui tirer des larmes. D'Ornans jusqu'au carrefour de La Main, la route allait être longue, plus de vingt kilomètres en remontant la Loue. On sentirait peser le barda, les rouleaux de toile, la boîte de couleurs et, de guingois, les trois pattes du chevalet. »

En ce mois de juillet 1873, Courbet quitte Ornans, son village natal. Son départ est un exil. Il quitte la France, passe la frontière clandestinement et arrive en Suisse. On veut faire payer à Courbet les frais de reconstruction de la colonne Vendôme, déboulonnée par la Commune, sur sa suggestion.

En Suisse, insoucieux de sa réputation, il mène joyeuse vie. Il s'intègre à la vie des villages, est membre de la chorale de Vevey, fréquente les cafés, plonge dans le Léman et ne refuse pas les invitations officielles. L'artiste meurt à la Tour-de-Peilz, en 1877.

« Devant maints tableaux de Courbet, il vient à celui qui les regarde l'idée de plisser les yeux comme un idiot. Pour voir ou pour faire apparaître des figures cachées dans les volumes, dans les aplats de couleur d'un paysage désert. Et elles apparaissent, ces figures, elles apparaissent à l'idiot qui plisse les yeux, penche la tête à droite et à gauche, sourit. »

LE PAS DE LA DEMI-LUNE, 2022

Le Pas de la Demi-Lune est un passage dans une mince paroi rocheuse permettant de franchir sur une étroite corniche la barrière rocheuse des "Lames" au pied de "L'Arête de la Cordée", contrefort Sud du Rocher de Saint-Michel. On l'appelle ainsi car à une certaine période de l'année durant la nuit, lorsque l'on regarde depuis le Port des Goudes entre les Rochers des Goudes et de St-Michel au niveau du Pas de la Demi-Lune, on peut voir la lune à moitié coupée par le relief de la roche.

L'auteur renomme légèrement les lieux et les place dans le temps incertain de la légende. A Mahashima, cité portuaire aux ruelles populeuses, Ryoshu et sa compagne Shakudo composent et relient des livres pour enfants. Un artisanat modeste, comme l'essentiel des activités de ce bout du monde qu'un soulèvement populaire a émancipé d'un pouvoir central retranché plus au nord.

« L'averse lourde de la nuit s'apaisait avec l'aube et le ciel était assez vaste pour n'être pas partout le même. Une lune incertaine tremblait sur l'horizon. Elle avait, très pâle, le gris-bleu de l'eau savonneuse.

Au jardin, des parfums verts s'élevaient à rebours des gouttes de pluie. Shakudo se tenait assise en tailleur dans un fauteuil d'osier, les deux mains refermées sur son bol de porcelaine. Devant elle, les grandes feuilles du bananier acquiesçaient lentement, à la façon des ânes qui hochent la tête devant les murs.

J'ai rejoint Shäkudo sur la terrasse sans garde-corps, me suis accroupi derrière elle et lui ai passé les bras autour des épaules. Au-dessus de nous, la bâche tachée de rouille était prise de frissons.

La lune va disparaître derrière les maisons de Roche Blanche. Elle sera pleine dans trois jours, et comme à chaque nuit de pleine lune j'irai me promener. Mais plutôt que de descendre au port et de suivre le chemin sans issue de Lesataka, j'ai décidé de piquer vers le sud, vers les collines mauves que l'on ne voit qu'à contre-jour et derrière lesquelles se trouve Legüdo, face à la mer. Il y a quelque temps déjà que l'envie m'est venue de revoir Samena et le mont Rose, l'anse de Madaraga, après Pointe Rouge, les bouts de la terre et de paysage à partir de quoi mon enfance, menteuse comme elles le sont toutes, avait créé pour moi seul l'image d'un possible bonheur. »

Mahashima est une ville qui semble sortir d'une longue léthargie. Les puissants l'ont, un beau jour, désertée : ils ont emporté avec eux les rivalités politiques, économiques, claniques, et, sans le vouloir, fait aux habitants abandonnés le plus beau cadeau possible, celui de l'espace, du temps et des modes de vie collective à réinventer, sans changer de lieu.

Un matin, Ryoshu se met en marche pour aller revoir, non loin, les paysages de son enfance. En suivant le rivage, en gravissant les collines, il se remémore la période de troubles qui a marqué sa jeunesse, puis ce caprice du pouvoir : le déplacement de la capitale, quand Mahashima fut subitement abandonnée par les puissants.

Réminiscence facilitée par la rencontre du « joueur de flûte », Akamatsu.

« Ecoute, me dit-il, écoute le vent dans les branches... C'est ce qui m'a fait choisir cet endroit. J'aime les arbres. Tous les arbres. Comme la plupart des gens, n'est-ce pas ? Le chêne, oui. Son parasite est étonnant, la gale, aussi ronde qu'une boule de billard... Il y a l'olivier, bien sûr, avec son tronc maigre tatoué de cigales. Le cyprès, qui est fermé de toutes parts. Le peuplier aussi, comme une rivière à la verticale. Le bouleau me plaît, mais il ne m'apparaît qu'en rêve. Le platane avec sa peau en archipel. Pour finir, j'ai compris que l'arbre que j'aime entre tous, c'est le pin, parasol de préférence, sylvestre à la rigueur, économe de ses branches maîtresses, hardi au-dessus du vide, le pin qui est rouge, bleu, violet dans le couchant, noir d'encre à contre-jour. Et il chante. »

Tous deux se racontent. *« Je me suis assis près d'un églantier qui n'avait plus ses feuilles. Je regardais ses petites olives rouges contre le ciel blanc. Et soudain, tac, un rouge-gorge s'est posé dans le buisson d'épines, avec la soudaineté des plus petits oiseaux. De la trombe à l'immobilité. Et c'était comme le développement d'un signe en une idée. J'ai compris qu'il ne fallait pas que je retourne à Mahashima. Et alors, j'ai vu en pensée le visage de Tanabata. J'ai pleuré de joie. Ne pas revoir Mahashima s'est imposé dans mon esprit comme une idée très belle. »*

SANG LIÉ, 2005

Ni roman, ni histoire, mais récit initiatique qui décrit la découverte du monde et de soi-même après l'adolescence, les obstacles auxquels on se heurte.

L'enfance, mythifiée sur les plaines et dans les forêts, entrecoupant l'urgence confessionnelle d'un autre rythme, symbolique, ralenti, épuré.

« La liberté, alors, c'était être sur la plaine nue, en plein vent, avec vaguement, çà et là, des tas de pierres, avec au loin des arbres incertains. La liberté, alors, c'était avoir peut-être le droit de se construire une cabane n'importe où sur la plaine, avec autant de cailloux et de bouts de bois qu'on en pouvait porter, pour ne plus dépérir, nuit après nuit, - le droit, pensaient les uns, quand d'autres, dans les lames du vent, entendaient des ordres et des menaces, les cris d'une injonction. Certains, parmi les plus pâles, enfonçaient des piquets à la hâte, traçaient des limites dans la caillasse, roulant de tous côtés des yeux inquiets et menaçants. D'autres s'appariaient déjà, si jeunes, se faisant l'un à l'autre un abri de souffle tiède, bras, jambes, doigts mêlés ; ils se parlaient dans la bouche une langue pour eux seuls, muette et rassurante. D'autres encore, plus nombreux, formaient au hasard quelques troupes désarmées. Sous le soleil de midi, ils s'ouvraient doucement, se dilataient en tache d'huile, en ronde lente, amis bientôt, dans le crépuscule ou sous la pluie, se resserraient en une masse tremblante, gémissante et dure, que le froid, en chien de berger, mordait assez bien. J'en vis qui restaient seuls, comme moi, tout occupés d'images à poings fermés, de rêves. »

Après l'enfance, l'adolescence, moment où l'on naît véritablement au monde et à soi-même.

« Après m'être mis à la porte de l'enfance, je fus longtemps avant de m'apercevoir de leur disparition. Les personnages avaient disparu, qui portaient, immenses, l'univers de leur tête, qui modifiaient les pièces en y apparaissant, qui déroulaient les rues de leur sillage, qui froissaient le silence avec de belles mains, - ces dix ou vingt personnages qui avaient donné, pour l'enfant, son corps au vaste monde. »

L'homme-sanglier bute, furieux, à tous les murs, avec le cuir épais de blocages intimes sur le corps. Les coups de la vie et de l'enfance lui ont durci la peau. Il existe alors plusieurs manières de les contourner ou de les franchir. L'alcool d'abord, avec ses dérives nocturnes qui bouleversent le paysage urbain. La révolte. L'âpre solitude par refus du monde et de soi.

« Solitude démente, émerveillée, abjecte, tout à la fois euphorisante et narcotique, solitude que je traînais, que je poussais - une carriole énorme, faisant un raffut pour moi seul - au fond des rues, en des marches hallucinées. Je me posais aux encoignures, à même les trottoirs, et m'absorbais dans la contemplation argentique d'un mur simple, sous la lumière jaune. Je mâchais deux mots : mur lépreux, ramassés dans un livre. Je mâchais ces deux mots en poussant mes yeux dans les croûtes, sous les écailles près de tomber, les moellons réparés, qui une fois me donnèrent, très exacte, la silhouette d'Ubu roi. »

« Me restait cette certitude que détruire c'est aller au sang. Et puisque le mien avait la simplicité de couler sans faire d'histoires, ce fut dans mes propres plaies que j'allais fourrer mes doigts incrédules. Je suis tombé partout. Aux quatre coins de la ville, je me suis jeté par terre, d'un capot de voiture, d'une grille de parc ou de toute ma hauteur. Je sautais, feignant, je m'en souviens, de désirer l'envol, mais ce n'était que le revenez-y de la chute brutale sur le pavé. Un cherche-douleur. »

Et puis l'atmosphère s'éclaircit. L'illumination de l'Autre, apaisante, mais qui n'annule en rien l'énergie de la rage, la libère mais sur un nouveau plan, la rage de se tuer devenant rage de vivre.

« Dans l'aube désunie d'un jour semblable, je faisais de cette place un désert de mousse et de lichens, de cette ruelle sombre une gerçure, un bâton jeté au chien de mon ennui. Et collision étincelante, je la rencontre, elle, qui en faisait une auréole d'or, un ruisseau frayé de truites sourdes, d'ombres aux longs cheveux vert tendre, avec tout un cliquetis d'écrevisses en grand charroi.

Dans l'aube désunie, elle m'a pris dans sa voix. Elle, toute l'inquiétude et le désir. Relevé de ma besogne, de la terre morte où je fouissais, redressé enfin, j'ai pu tendre à son vol une branche où se poser. »

MOURIR ET PUIS SAUTER SUR SON CHEVAL, 2016

(Vers de l'un des ultimes poèmes d'Ossip Mandelstam, Poème de Voronèje, juin 1937)

C'est le récit d'un destin énigmatique en choc avec le monde, un hommage au refus absolu de se conformer, même au prix de la folie et de la mort, la trajectoire d'une femme, ivre de désir et broyée par la société.

Dans une note à son livre, David Bosc écrit : *« Cette histoire de Sonia est née d'un passage des carnets du poète Georges Henein : « S.A. s'est suicidée au mois de septembre, à Londres, en se jetant dévêtue d'un troisième étage. Ce suicide ayant donné lieu, selon l'abjecte coutume anglaise, à un procès contre la défunte, où le procureur public trouva une occasion inespérée de cracher sur tout ce qu'il reste de poésie en ce monde, nous avons pensé, quelques amis et moi-même, organiser en réponse un hommage international à S.A. » Je trouvai ensuite quelques articles de presse de l'époque, dont j'ai fidèlement transcrit deux extraits. Quant à la vraie Sonia, Sonia Araquistain, vraiment je ne sais d'elle à peu près rien, des bribes, et ce ne sont ici que fantaisies, brûlures de contes pour enfants. »*

Daily Express, 4 septembre 1945 : *« Personne ne sait encore pourquoi Sonia A., une artiste espagnole de vingt-trois ans, a chuté mortellement de 80 pieds sur le pavé de Queensway, Bayswater. Hier matin, elle a passé un appel téléphonique depuis l'immeuble. Quelques minutes plus tard, elle gisait nue et mourante dans la rue. »*

« La fille respire dans le combiné qu'elle a éloigné de son oreille. Sa lèvre patine doucement sur la bakélite percée de petits trous, son souffle mouille l'étrange poivrière. Elle défait sur le devant les boutons de sa robe. Il fait chaud, elle a chaud, c'est en elle qu'il fait le plus chaud et cette chaleur, elle essaie de lui donner un passage, une échappée ; elle ouvre la bouche en grand, relève les cheveux qui lui couvraient le front ; elle dégage une épaule, libère un bras, la robe glisse sur la soie de la chemise et du jupon. Elle dégrafe la chemise, La chaleur jaillit du plexus, remonte à la gorge, embrase les joues, gagne les tempes : elle flambe. La fille pousse des deux mains le portillon de bois rougeâtre. Elle remonte son jupon jusqu'au-dessus des seins, puis l'ôte brusquement, par le haut, des deux bras elle l'expulse. La fille est nue, blanche, sur le tapis du hall. De la lumière se prend à la sueur de son dos. Elle appuie son front, ses joues l'une après l'autre, à la boule de pierre bleue de la rampe d'escalier. Le concierge la regarde, sidérée. La fille ne le voit pas.

La fille se lance à l'assaut des marches, un doigt sur la main courante de bois ciré, elle grimpe, elle court sur la pointe des pieds, elle ascensionne, gire et vire sur le premier palier, elle est plus nombreuse que jamais. La fille est nue, elle flambe, elle incendie la cage d'escalier. Sa chevelure comme une queue de renard. Ce sont les trois cents renards enflammés que Samson lança dans les moissons des Philistins. Ni les portes ni les plaques de cuivre ni la tristesse des paillassons n'arrête son regard : elle le lève au sommet du puits, vers le rond de lumière, et tour à tour le plonge dans les fleurs du tapis que retient à chaque marche une baguette de cuivre.

La fille à bout de souffle, soulevée par son souffle, atteint le palier du dernier étage, elle donne du poing contre la porte, sans cesser de lever les genoux. Le gros homme au visage large, couleur de mortadelle, ouvre la porte, puis la bouche, la fille nue prononce des paroles sans queue ni tête, elle parle dans ses mains, où se mêlent des mèches de cheveux, elle dit : « Je vais me marier, éclore, je vais me marier, donne-moi une livre, les cloisons tombent. » Elle dit que nous ferons avec les oiseaux une race d'immortels, elle traverse l'entrée, toute nue sous les yeux de son père, elle s'engouffre dans le couloir et referme derrière elle la porte de sa chambre. Le gros homme est changé en statue de sel. La bouche ouverte et la main levée. »

A travers son journal et pour inventer la vie de Sonia, David Bosc se jette dans l'imaginaire. Il reconstitue les moments émouvants de sa vie d'artiste, invente ses notes de lecture.

« Son carnet de rêves ! Ce n'était que des notes de lecture, ce n'était que les rêves des patients de Freud. Son carnet de rêves est tout entier dans ses dessins. Sur la couverture jaune de l'Interprétation des rêves, d'un crayon bleu de charpentier, elle avait écrit : Affreux limier !

Voici un rêve de Sonia : c'est un visage qui lui ressemble, dessiné à la plume avec des rehauts de gouache. Elle a les yeux cousus d'un brin d'herbe haute et, glissée dans un point de couture, deux fois, la tige courte d'un bleuet. Il y a dessous cette légende : Ah, tu voulais des yeux bleus, ma fille ! »

Geneviève Erard / mars 2026